

Ce qu'il faut pour vivre
Chaleur humaine
Ce qu'il faut pour vivre, Canada [Québec] 2008, 103 minutes
Luc Chaput

Numéro 256, septembre–octobre 2008

Documentaire et communauté au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45109ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chaput, L. (2008). Compte rendu de [Ce qu'il faut pour vivre : chaleur humaine / *Ce qu'il faut pour vivre*, Canada [Québec] 2008, 103 minutes]. *Séquences*, (256), 33–33.

CE QU'IL FAUT POUR VIVRE

Chaleur humaine

L'affiche *d'Inuujujtitksaq*, pour prendre son titre en inuktitut, montre un Inuit à côté d'un inukshuk, sur une butte dans la toundra du Nord canadien. Le fond est couleur soleil couchant. L'Inuit connaît le coin ou sait au moins à peu près où il est, parce que l'empilement artificiel de pierres, semblable à une figure humaine, lui sert de repère. Il est en milieu connu, capable de subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille.

LUC CHAPUT

Lors d'une visite médicale sur un brise-glaces canadien, dans les années 50, Tivii apprend qu'il a la tuberculose et est séparé brutalement de sa famille; celle-ci est renvoyée sans ressources sur son île perdue dans l'océan Arctique. Il est mis en quarantaine et, par le biais d'un interprète, on lui explique bien peu de choses. La mise en scène du début du film frappe par sa rapidité et sa dureté, spécialement de la part de Benoît Pilon, spécialiste des regards posés et documentés sur des réalités changeantes.

Paul-André Brasseur interprète avec doigté Kaki, jeune Inuit bilingue atteint de tuberculose et qui trouve auprès de Tivii la figure paternelle qu'il n'a pas connue.

Tivii est acheminé dans ce bateau devenu clinique à Québec et la caméra nous fait participer, dans le voyage en auto qui succède, à son étonnement devant le paysage urbain, les maisons et la nature plus luxuriante que dans le Nord. À l'hôpital, il est plutôt maltraité. La chambrée compte des personnages assez typés, dont Roger, interprété par Antoine Bertrand, qui ressemble (en plus bourgeois) à son personnage des *Bouzon*. D'autres sont plus taciturnes, tel l'horloger. La plupart participent aux taquineries, parfois gentilles, parfois plus malveillantes, qui accueillent les nouveaux dans le groupe. Cette fois-ci, le nouveau, Tivii, est en plus un étrange, comme on disait encore alors pour désigner les étrangers, même si cet étranger est autochtone de ce pays.

Bernard Émond, scénariste du film, fut d'abord anthropologue et travailla à l'IBC (Inuit Broadcasting Corporation) avant de connaître la célébrité par des réalisations de documentaires et de fictions socialement ancrés, dont *20h17, rue Darling*. Il a construit avec talent ce récit basé sur des faits historiques, où un homme perd sa volonté de vivre, de combattre la maladie, parce qu'il n'a plus ses points de repère et qu'il n'est plus père nourricier pour les siens. La mise en scène de Benoît Pilon, par son usage judicieux des images de la nature que voit en rêve l'Inuit et par son épisode de la fuite où Tivii n'a même plus la notion des distances réelles dans le Sud, nous fait partager l'angoisse de son personnage principal qui, incarné par Natar Ungalaaq, hier Atanarjuat dans le film éponyme de Zacharias Kunuk¹, acquiert, avec son mutisme et son regard perçant, une humanité universelle. Éveline Gélinas et Guy Thauvette incarnent avec justesse les deux pendants de la pratique médicale: science et compassion. Louise Marleau, dans un rôle de religieuse directrice, en quelques scènes, nous fait

regretter sa présence trop rare dans les films québécois. Paul-André Brasseur interprète avec doigté Kaki, jeune Inuit bilingue atteint de tuberculose et qui trouve auprès de Tivii la figure paternelle qu'il n'a pas connue. Michel La Veaux, directeur photo habituel de *Toupin*, capte avec une égale maestria les paysages nordiques dans des tons plus chauds et les lieux urbains avec ces multiples constructions dans des nuances plus froides qui nous font partager l'éloignement de Tivii.



S'inventer une figure paternelle

À partir de ce cas d'espèce tiré d'un épisode peu connu de notre histoire assez récente, Émond, en écrivant une œuvre qui aurait pu faire suite à *La Neuvaïne*, a offert à Pilon une autre possibilité de parler avec art d'entraide, de solidarité et aussi du temps qui passe, comme dans ses meilleurs films: *Roger Toupin, épicier variété* ou *Rosaire et la Petite-Nation*.

■ Canada [Québec] 2008, 103 minutes — Réal.: Benoît Pilon — Scén.: Bernard Émond, Benoît Pilon — Images: Michel La Veaux — Mont.: Richard Comeau — Mus.: Robert Marcel Lepage — Son: Hugo Brochu, Martin Allard, Gilles Corbeil, Dominique Chartrand — Dir. art.: Normand Sarrazin — Cost.: Francesca Chamberland — Int.: Natar Ungalaaq (Tivii), Éveline Gélinas (Carole Savoie), Paul-André Brasseur (Kaki), Vincent-Guillaume Otis (Joseph), Antoine Bertrand (Roger), Guy Thauvette (le Dr Montpetit), Louise Marleau (sœur Luce), Luc Proulx (l'horloger), Denis Bernard (le père Millaire) — Prod.: Bernadette Payeur, René Chénier — Dist.: Séville.

¹ Les productions *Igloodik Isuma*, dirigées par Norman Cohn et Zacharias Kunuk, ont réalisé en 1999 une télé-série sous forme de docu-fiction appelée *Nunavut*, sur la vie des Inuits dans les années 40.